

LA CRISE DU STALINISME ET LE TROTSKYSME

d'autres entreprises. L'adjonction de ces diverses entreprises qui, dans le passé, appartenaient à des propriétaires distincts, permet à la coopérative de fonctionner pour le moment en grande partie sur ses propres ressources.

La carrière lui permet d'alimenter une briqueterie et, par suite, son entreprise de bâtiment ; ses fermes fournissent une partie des magasins d'alimentation, etc. Evidemment, elle doit acheter des matières premières, des produits, par exemple du ciment, du fil pour sa fabrication de textiles, etc.

Chaque entreprise distincte, chaque ferme, est pourvue d'un comité de gestion. L'ensemble est dirigé par une sorte de comité de gestion central, un comité d'administration d'une vingtaine de membres. Il serait mensonger d'affirmer que tout cela tourne déjà rond, que chaque comité de gestion fonctionne normalement.

Les salaires de base correspondent aux normes établies officiellement. Il y a un plafond de salaire de 650 francs par mois. Il est à peine besoin de dire que les hommes qui alimentent cette coopérative ne sont pas personnellement intéressés à des gains financiers et qu'ils ne comptent pas leur temps de travail.

Il ne s'agit pas pour eux non plus de faire fonctionner le tout sans avoir un souci de rentabilité, d'autant plus que les pieds noirs, là comme dans toute l'Algérie, depuis qu'ils savaient la défaite inéluctable, ne procédaient plus aux entretiens nécessaires, et par conséquent des problèmes de rééquipement se posent. Que cette coopérative dans laquelle travaillent déjà plus de 500 personnes de façon permanente ait commencé à faire ses preuves, on peut le voir par deux faits sans rapports entre eux. Tout d'abord, grâce aux magasins d'alimentation de la coopérative, les prix ont baissé à Blida dans une proportion appréciable. D'autre part, la coopérative a obtenu si peu de temps après son démarrage du crédit bancaire.

L'opération commencée se poursuit, chaque jour amenant des initiatives nouvelles. Des amis de l'Algérie nouvelle ont rejoint la coopérative Aissat Idir et nous avons eu le plaisir d'y retrouver une vieille connaissance, le camarade Finidori qui était à la Révolution prolétarienne. Mais les difficultés ne manquent pas, en premier lieu, les cadres sont en nombre insuffisant.

Dans la ville de Blida, cette coopérative est déjà une puissance, elle ne manquera pas de faire sentir son influence au fur et à mesure de son extension, passant du domaine de la production et de la distribution à des domaines culturels, comme ses animateurs ont l'intention de le faire au plus tôt.

« Aissat Idir » peut devenir aussi une école pour la formation de cadres de l'Algérie de demain. La question des « biens vacants », celle des « comités de gestion » sont au premier plan des préoccupations de ceux qui s'efforcent de faire suivre à l'Algérie indépendante un développement « à la cubaine ». Il est particulièrement bon que les étudiants algériens, notamment à l'instigation de la section d'Alger de l'U.G.E.M.A., aient entrepris une action pour aider les comités de gestion.

Mais, bien que l'Algérie soit d'abord le résultat de l'action des masses algériennes, il est tout à fait nécessaire que la solidarité internationale se manifeste à son égard dans de multiples domaines, et en premier lieu dans une aide matérielle et technique. Il serait grand temps que nombre de ceux qui ont soutenu, pendant les années de guerre, la lutte du peuple algérien saisissent la révolution telle qu'elle se poursuit actuellement, renoncent à une attitude attentiste ou indifférente, et témoignent de la solidarité effective dont a besoin l'Algérie socialiste en gestation.

Février 1963.

Il y a dix ans mourrait Staline qui se trouvait, autocrate tout puissant, au sommet d'une formidable pyramide d'organisations et d'institutions caractérisées par un monolithisme parfait. Aujourd'hui, une lutte ardente déchire ce monde jadis monolithique. Nous avons à diverses reprises souligné les causes de ce conflit, et les principaux thèmes théoriques et politiques qui en font l'objet. Mais, dans ce conflit, une des manifestations de la violence dans laquelle il est mené de part et d'autre consiste précisément dans l'accusation de « trotskysme » que Chinois et Soviétiques se jettent réciproquement à la face. Dans une certaine mesure, cette accusation fait partie du vocabulaire passe-partout auquel ils ont été les uns et les autres habitués du temps de Staline. Mais, dans une certaine mesure seulement, car pour les uns comme pour les autres, le trotskysme constitue le danger, le vrai danger, non celui du rétablissement du capitalisme là où il a été vaincu, mais le danger antibureaucratique, l'instauration d'une véritable démocratie ouvrière.

Prisonniers de l'éducation mensongère qu'ils ont contribué à répandre ou qu'ils ont reçue, les bureaucrates en lutte poursuivent leurs déformations de l'histoire de la Révolution russe sous prétexte de lutte contre le trotskysme. L'exemple le plus récent, c'est l'interprétation donnée aussi bien par les Soviétiques que les Chinois de l'affaire de la paix de Brest-Litovsk à l'occasion de la dernière crise des Caraïbes. Vous voulez la guerre, l'aventure révolutionnaire comme les trotskystes, déclarent les khrouchtcheviens. Et les Chinois, tout en expliquant que la situation à Cuba était différente de celle de 1918, écrivent l'histoire passée de la même façon, bien que la vérité à son sujet ait été maintes fois formulée et d'autant plus facile à établir que les discussions de l'époque se firent au grand jour et non dans le secret d'un Presidium. Rappelons que, devant la menace des armées de l'impérialisme allemand et l'effondrement des troupes des armées tsaristes, les bolcheviks avaient unanimement décidé d'engager des négociations pour la paix. C'est en face des conditions draconiennes du gouvernement allemand que des divergences se firent jour parmi les bolcheviks. Lénine était pour la signature de la paix, après une période de négociations qui devait établir que le gouvernement soviétique signait contraint et forcé. Une aile du CC avec Boukharine était pour refuser de signer et pour reprendre une guerre, révolutionnaire dans les nouvelles conditions. Trotsky qui avait été précisément envoyé à Brest-Litovsk pour utiliser les négociations dans un but propagandiste avait formulé une proposition « ni paix ni guerre » qui ne fut pas acceptée. Après quoi, en se ralliant à la proposition de Lénine, il lui assura la majorité dans le CC. Nous répétons : la vérité est facile à trouver, elle se trouve dans les procès-verbaux du CC qui furent publiés en U.R.S.S. au cours de l'année 1958.

Nous laisserons de côté maintes autres déformations de la vérité historique. Mais ce n'est pas seulement par vieille habitude que bureaucrates s'accusent mutuellement de trotskysme. C'est avant tout et surtout parce qu'ils voient poindre, à leur corps défendant, dans les idées qui se font jour au cours de leur conflit des morceaux souvent très triturés mais ou néanmoins des tendances « trotskystes » se manifestent.

Ainsi, Chinois et Soviétiques se déclarent partisans les uns comme les autres de la « coexistence pacifique », un soi-disant principe qui aurait été élaboré par Lénine et Staline. Lénine n'avait eu aucun principe de cet ordre ; il voyait seulement la possibilité de périodes de paix plus ou moins longues qu'il fallait exploiter autant que possible. C'est Staline qui introduisit une conception de la « coexistence pacifique », à laquelle il fallait en fait subordonner le mouvement des masses. Des luttes révolutionnaires furent trahies par lui au nom de la « coexistence pacifique », et Trotsky dénonça à diverses reprises cette conception qui conduisait à la collaboration de classe. Or, voici qu'aujourd'hui les Chinois s'aperçoivent que les khrouchtcheviens pratiquent la « coexistence pacifique » à leurs dépens et aux dépens de mouvements révolutionnaires des peuples colonisés ou ex-colonisés. Ils sont pour la « coexistence pacifique » entre Etats de nature sociale différente, mais pas au prix de la coexistence pacifique entre les classes ou entre les peuples opprimés et l'impérialisme. Pour Khrouchtchev, cela sent le faquet trotskyste.

De même, quand les Chinois parlent de « révolution ininterrompue », ce terme sonne désagréablement pour les khrouchtcheviens à qui il rappelle la « révolution permanente » de Trotsky. Un examen méticuleux des formulations et des pensées chinoises permet de constater qu'il y a des différences notables entre leurs conceptions et celles de Trotsky en la matière. Qu'il nous suffise de dire ici que les Chinois n'ont pas à ce jour procédé à une critique de fond des formulations « dictature démocratique des ouvriers et des paysans », de « nouvelle démocratie », de « démocratie populaire », qu'ils employèrent des années durant pour désigner un objectif différent de celui auquel ils sont parvenus, à savoir la dictature du prolétariat. Mais la pratique chinoise et sa théorisation, même sous une forme aussi défectueuse paraissent du « trotskysme » pour les Khrouchtchev, Togliatti, Thorez et autres.

Et ce d'autant plus que voici les Chinois mettant en cause les « voies pacifiques et parlementaires » chères à tous les droitiers que le stalinisme a couvés avec tant de sollicitude. Du temps de Staline, quand l'U.R.S.S. était encore faible, il fallait de temps à autre, pour donner un coup de main à la diplomatie soviétique, faire un tournant gauchiste, voire ultra-gauchiste. Mais maintenant que l'économie soviétique est en pleine expansion, qu'on peut ouvertement affirmer que c'est elle et non plus la lutte révolutionnaire des masses qui constitue la force motrice principale de l'histoire qu'on peut s'en remettre à une pratique opportuniste, en attendant les beaux jours où le haut

niveau de vie soviétique convaincra tout le monde, maintenant entendre les Chinois contester de tels points de vue, rappeler les vérités fondamentales du marxisme, c'est pour les Thorez, Togliatti, etc. percevoir des échos d'un « trotskysme » qui n'a disparu ni avec les procès de Moscou ni même au cours des années de prospérité de l'Europe capitaliste.

D'autre part, aux prises avec les innombrables difficultés d'un pays dont le niveau des forces productives est très bas, harassés par l'impérialisme, pratiquement peu aidés au cours des dernières années par les autres Etats ouvriers, notamment par l'U.R.S.S., les Chinois identifient le cours droitier de Khrouchtchev avec les concessions qu'il a faites aux masses soviétiques avec la « déstalinisation » ; et eux, à leur façon, y voient la « négation de la construction du socialisme », le « trotskysme ». Sur ce point, l'erreur des Chinois leur portera le plus grand préjudice, car ils mettent leurs espoirs dans les catégories les plus réactionnaires de la société soviétique, et non dans celles qui se heurtent à présent à Khrouchtchev parce qu'elles aspirent non à une « déstalinisation » au compte-gouttes mais au retour et à un épanouissement de la démocratie soviétique.

Leur antitrotskysme rencontre d'ailleurs celui de Khrouchtchev qui vient de montrer, une fois encore les limites de son « libéralisme » face au bouillonnement de l'intelligentsia soviétique, qui exprime dans son domaine les aspirations qui travaillent la société soviétique.

Une fois encore, Khrouchtchev fait machine arrière au sujet de Staline ; il lui retrouve des « qualités ». Mais c'est surtout, semble-t-il, parce qu'il lui faut défendre les « cadres dirigeants du parti » qui savaient qu'il y avait des arrestations, mais « qui croyaient en Staline et ne pouvaient même pas imaginer que d'honnêtes gens dévoués à notre cause puissent être victimes de répression ». On ne plaide jamais si bien que pour soi-même. Tout de même, au XX^e et au XXII^e Congrès, n'a-t-il pas dit que Staline commença à abuser de ses pouvoirs dès le lendemain de la mort de Staline ? Et s'il y eut des « trotskystes », des « zinovievistes », des « boukhariniens », qui dénoncèrent ces abus, où donc étaient les hommes comme lui dans cette période ? Que faisaient-ils ? Prenons un seul exemple. Au paroxysme des épurations, le 11 décembre 1937, Staline fait un discours à ses électeurs — de la circonscription Staline bien entendu — au Grand Théâtre de Moscou ; il commence ainsi : « Camarades, en vérité, je n'avais pas l'intention de faire un discours. Mais notre respecté Nikita Sergueyevitch m'a pour ainsi dire traîné ici de force... » Notre respecté Nikita Sergueyevitch... Khrouchtchev, qui ne savait vraiment pas que des innocents étaient arrêtés, exilés, exterminés.

Voici que Khrouchtchev ne mâche pas ses mots à l'intelligentsia, à ceux qui cherchent à libérer la production artistique du carcan bureaucratique, des poncifs dans lesquelles elle a été enfermée depuis le triomphe du stalinisme. Khrouchtchev avait dû ouvrir les vannes, car même les bureaucrates étouffaient à devoir avaler une nourriture si insipide. Mais les choses vont trop loin pour Khrouchtchev. Alors il veut arrêter le mouvement, et le moyen le plus commode c'est de s'attaquer à « l'art abstrait » qui non seulement ne rencontre aucun écho dans les masses mais qui soulève aussi des contestations dans l'intelligentsia. Pour Khrouchtchev et les siens, il ne s'agit évidemment pas de problèmes esthétiques, mais d'endiguer des courants vraiment démocratiques dans la société soviétique. L'« argument » de Khrouchtchev mériterait un long commentaire : « En matière d'art, nous sommes contre la coexistence pacifique des idéologies socialiste et bourgeoise... L'art, c'est l'idéologie ».

La grossièreté, l'ignorance bureaucratiques s'expriment pleinement. L'art, une idéologie ? Disons une superstructure où, sans aucun doute, se manifestent des tendances sociales, mais sous une forme souvent très indirecte et qu'il n'est jamais aisé de délimiter. Expliquer pourquoi certains artistes soviétiques se tournent à présent vers l'art abstrait, expliquer les divers courants qui se manifestent dans la littérature et l'art soviétiques, à la fois à partir du passé de la société russe, du poids des années de stalinisme, des courants et couches diverses de la société soviétique actuelle, aussi des influences extérieures, ce n'est certainement pas là une tâche commode. Trancher à la Khrouchtchev en idéologie « socialiste » et « bourgeoise » n'a rien de marxiste, c'est une façon de bureaucrate qui craint ce qui lui paraît dangereux pour son confort personnel.

Cette intervention se produit dans la même semaine où le représentant de Khrouchtchev, Adjoubei, était reçu par le pape. Aucun marxiste ne contestera que la religion est une idéologie qui n'a rien de socialiste. Nous avons quelque doute sur l'utilité de rapports même diplomatiques entre l'U.R.S.S. et le Vatican. En tout cas, on notera la différence d'attitude envers la plus réactionnaire des institutions dans le monde et des écoles artistiques qui sont loin d'être aussi nocives. Sauf dans le cas de productions nettement contre-révolutionnaires, aucune contrainte dans le domaine littéraire ou artistique ne se justifie. Là aussi Lénine et Trotsky ont donné l'exemple dans les premières années de la Révolution d'Octobre. Et c'est ce que recherche toute la société soviétique et toute l'avant-garde mondiale.

Sur tous les plans, dans tous les domaines de la politique, internationale et domestique, dans le domaine de la production littéraire et artistique, les bureaucrates, unis ou divisés, invoquant ou non les mânes de Staline, ne pourront empêcher le trotskysme de puiser des forces dans la révolution socialiste montante et de porter celle-ci à des niveaux de plus en plus élevés.

C. HENRY.